

Le dialogue Rutski-Moghila en vue de l'union des Ruthènes (1624-1647)

par Bernard DUPUY

Les deux textes que nous présentons ci-dessous sont l'un et l'autre peu connus. Le premier, rédigé en italien, a été publié en 1928 par E. Smurlo dans une série de documents relatifs à l'union des Ruthènes exhumés par lui des archives de la Congrégation pour la propagation de la foi à Rome. Il a été rédigé, semble-t-il, à Nowogrodek en mai ou juin 1624, au début du pontificat du pape Urbain VIII (1623-1644). Il reflète les vues du métropolitain uni de Kiev, Joseph Rutski, qui, après les tragiques événements survenus l'année précédente à Vitebsk, aux confins de la Moscovie, déployait de grands efforts pour parvenir à la paix et à l'union religieuse de tous les Ruthènes. Le second, rédigé en polonais en 1645, a été publié par le même Smurlo, qui l'avait attribué d'abord à Adam Kisiel, à cette époque castellan de Tchernigov et collaborateur de Pierre Moghila¹. Le P. Athanase Welykyj, sur la base d'échanges de correspondance qu'il a retrouvés et publiés, a reconnu qu'il fallait en attribuer la paternité à Moghila lui-même².

Vingt années séparent ces deux documents. Ils permettent cependant de se faire une vision assez précise de ce que pouvait être le contenu des échanges entre évêques ruthènes « uniates » et « désuniates » au cours de ces années mouvementées et décisives, une génération après l'union de Brest. Non seulement ces échanges étaient loin d'être rompus, mais ils furent nombreux et continus. Les deux textes permettent de baliser cette époque et présentent nombre de points communs. Le premier cherche à tâtons des voies nouvelles ; le second pose avec netteté les conditions d'une entente réaliste. Ils offrent pour nous l'intérêt de nous révéler les sentiments et les opinions de deux personnalités de premier plan qui, malgré la différence de leurs situations respectives, s'efforcèrent toutes deux de chercher des voies de conciliation et de paix.

1. Cf. E. Smurlo, *Le Saint-Siège et l'Orient orthodoxe russe, 1609-1654*, Prague, éd. « Orbis » 1928, Vol. II, pp. 40-41 et 163-169.

2. Atanasio Gregorio Welykyj, « Un progetto anonimo de Pietro Mohyla sull' unione delle Chiese nell' anno 1645 » dans *Studi e Testi* n° 233, *Mélanges Eugène Tisserant*, tome III, Rome 1964, pp. 451-473. Ambroise Jobert, *De Luther à Mohila. La Pologne dans la crise de la chrétienté, 1517-1648*, Paris, Institut d'études slaves 1974, pp. 395-397, cite le texte partiellement et se rallie à l'attribution à Moghila.

Rutski, successeur de Michel Rahoza (1589-1599) et d'Hypace Pocij (1599-1619) sur le siège de Kiev, avait en 1624, cinquante ans³. En dépit de l'installation récente à Kiev, par le patriarche de Jérusalem Théophane lors de sa visite en 1620, d'un métropolite orthodoxe, Job Borecki, Rutski pouvait se prévaloir de la légitimité de son titre sur le siège de Kiev, qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1637. C'est à lui que revient le mérite d'avoir sous Sigismond, dès 1624, esquissé et présenté à Borecki des perspectives de réunion de tous les Ruthènes sur des bases neuves acceptables par tous. Après de multiples entretiens avec les Ruthènes non unis, il leur avait proposé des solutions éventuellement différentes de celles de l'Union de Brest et il soumet ses propositions à Rome.

Pierre Moghila, de vingt ans plus jeune — il était né l'année même de l'union de Brest en 1596 — appartenait à une famille de la haute noblesse moldave de la région de Lvov. Celle-ci, de culture grecque et latine, avait, à l'initiative du chancelier de Pologne Thomas Zamoyski, été appelée à occuper le trône de Moldavie sous influence polonaise. Dans la fin du xvi^e siècle, cette famille installée à Jassy avait joué un rôle important dans la Roumanie en voie de formation : Georges, le frère aîné, était métropolite de Suceava ; les cadets Jérémie et Siméon avaient été hospodars de Moldavie. Pierre Moghila, dernier fils de Siméon, avait l'avenir devant lui. Mais la famille Moghila avait été renversée. Elle reprendra ses titres à la génération suivante : Alexandre, fils de Jérémie, reprit le titre de hospodar en 1615-1616 ; Moïse, fils de Siméon et frère aîné de Pierre, le sera en 1630-1631 et 1633-1634. Dans ce climat troublé et incertain, Pierre, pour sa part, avait embrassé l'état militaire. Il avait pris part à la guerre contre les Turcs et combattu avec les Cosaques en Moldavie même. Grâce à ses appuis princiers en Pologne, il avait aussi trouvé le temps de faire des voyages et de poursuivre des études supérieures. On ignore au juste quelles universités étrangères il avait fréquentées — Paris ? Amsterdam ? —, mais on sait qu'il fut formé aux sciences sacrées dans l'école de la confrérie orthodoxe de Lvov.

Sujet brillant à tous égards, ayant noué des relations dans toutes les cours princières, Pierre Moghila pouvait prétendre à une importante carrière politique. Mais en 1625, vers l'âge de la trentaine, il entre au monastère des Grottes de Kiev. En 1627, le roi Sigismond, sur recommandation du chancelier Thomas Zamoyski, l'en nommera archimandrite, Moghila s'engageant à se montrer favorable à l'Union. Si l'on songe au rôle considérable que jouait depuis toujours le monastère de Kiev dans les affaires ecclésiastiques, une telle nomination eut pour son

3. Né en 1573 à Ruta près de Nowogrodek, de parents biélorusses calvinistes, Joseph Rutski avait fait ses études à l'Université Charles, alors utraquiste, de Prague. En 1596, il avait décidé de devenir catholique mais, attiré par l'Union de Brest, il s'y était rallié aussitôt. Après un séjour au Collège grec de Rome, récemment créé, il fut envoyé en mission à Moscou par le métropolite de Vilna, Hypace Pocij, et nommé métropolite de Kiev en 1619.

avenir une portée décisive. Lieu et symbole de la tradition, la Laure portait avec elle une aura de référence spirituelle et, au besoin, de refuge pour l'orthodoxie ruthène ; elle était considérée comme la gardienne de la fidélité aux origines kiéviennes. Bien qu'élu contre le gré des moines, Moghila bénéficia aussitôt de l'appui de Job Borecki, ancien recteur de l'école de Kiev, maintenant métropolite, et qui était un partisan convaincu de l'entente entre Ruthènes. Sa relation avec le métropolite changera à la mort de ce dernier, en 1631, quand ce sera l'évêque de Przemysl, Isaïe Kopinski, représentant de la tendance intransigeante, qui, sous la pression cosaque, sera élu métropolite de Kiev. Kopinski était lui aussi un ancien moine des Grottes, un vrai Ruthène, mais qui tournait ses regards vers Moscou. Il n'en allait pas de même pour Pierre Moghila qui, comme nous allons le voir, bien que non Ruthène, travailla toute sa vie à l'union souhaitée.

Afin d'éclairer la situation que Moghila trouva devant lui, il y a lieu de dire quelques mots de la personne d'Isaïe Kopinski, car ce dernier a joué, lui aussi, un rôle non négligeable dans la période que nous considérons⁴. Lors de la visite du patriarche de Jérusalem Théophane en Lituanie en 1620, celui-ci l'avait nommé évêque de Przemysl, ville agi-

4. Cf. S. Golubev, *Histoire de l'Académie ecclésiastique de Kiev*, Kiev, 2 volumes, 1886 et E. Denissoff « Une biographie de Maxime le Grec par le métropolite Isaïe Kopinski » dans *Orientalia christiana periodica* XXII (1956), pp. 138-171, ont identifié Isaïe Kopinski avec le « moine Isaïe » qui fut chargé en 1561 d'une mystérieuse mission à Moscou, demeura en Russie et devint le biographe de Maxime le Grec. Isaïe Kopinski, originaire de Kamenetz Podolsk, aurait, étant jeune moine et diacre du monastère des Grottes de Kiev, été envoyé en mission à Moscou vers la fin de l'année 1561, officiellement pour en rapporter une Bible en slavon et la traduction en russe du *Commentaire de Jean Chrysostome sur l'évangile selon saint Matthieu*, ce texte (apocryphe) dont Thomas d'Aquin à Paris au XIII^e siècle souhaitait obtenir une traduction latine parce qu'il « annonçait la venue d'un temps du Saint-Esprit ». Il semble cependant qu'Isaïe ait été chargé en réalité d'une autre mission que celle d'aller chercher des livres rares à Moscou. On pense qu'il aurait reçu une mission autrement délicate, celle de contrecarrer les initiatives du métropolite cyzique Jérémie parti au même moment vers la capitale russe pour y œuvrer dans le sens d'un rapprochement entre Constantinople et Moscou, rapprochement qui eût nuï aux intérêts de la Pologne en Russie. Mais les intrigues d'Isaïe sont bien étonnantes. Devant Ivan IV il accusa Jérémie d'avoir, pendant le séjour qu'il venait de faire en Lituanie, « baisé la croix au roi de Pologne et à la Rada » et d'avoir ainsi fait acte de soumission au roi catholique. Jérémie, informé de ce grief, se défendit et accusa en retour le moine Isaïe d'intriguer au profit du roi de Pologne et de nourrir des sentiments pro-latins. On voit que la distance des mentalités entre Kiev et Moscou était, en un siècle, devenue très grande. Mais Ivan IV avait intérêt à bien recevoir Jérémie, porteur de l'acte de reconnaissance de son titre de tsar par le patriarche de Constantinople. Aussi envoya-t-il Isaïe en disgrâce vers le nord à Vologda, puis à Rostov. Il est fort possible que cette énigmatique mission du Ruthène Isaïe à Moscou ait visé avant tout à ruiner dans l'œuf cette reconnaissance du titre de tsar, qu'il ne pourra empêcher. En prison, il rédigea pour se réhabiliter devant Ivan IV une « Grande confession » orthodoxe et une « Lamentation ». En 1591, à l'occasion de la convocation du concile de Moscou, Isaïe put revenir de sa disgrâce et il fut rattaché au monastère de la Trinité-Saint-Serge. C'est là qu'il se mit à étudier les œuvres de Maxime le Grec, qui y avaient été déposées et qui y étaient vénérées ; il assista au concile mais ne semble pas y avoir été agréé, car on le voit retourner ensuite dans sa prison de Rostov.

C'est en vue de ce concile, semble-t-il, qu'Isaïe Kopinski rédigea avec l'appui des moines de la Trinité-Saint-Serge le « Dit exact sur la vie de Maxime le Grec », biogra-

tée où l'évêque uni, Athanase Krupecki, personnage assez raide, nommé en 1610 par le roi, n'avait réussi qu'à se susciter des adversaires. A Przemysl, Isaïe se posa en rival et figura alors comme tête du parti hostile à l'Union. C'est lui qui fut choisi par les cosaques en 1631, à la mort de Job Borecki, pour occuper le siège de Kiev en face de Rutski. Il devait alors avoir près de quatre-vingt dix ans. A cause de son grand âge, Kopinski confia à Moghila le soin de conduire la délégation du clergé aux Diètes de convocation et d'élection qui devaient se réunir à Varsovie en 1632. Le jeune Moghila, désigné par la Diète comme nouveau métropolitain de Kiev à la place de Kopinski, n'aura pas de mal à l'évincer. Il le fit sans ménagements. Isaïe ira finir ses jours à Moscou, où il mourra en 1640.

Le prédécesseur de Moghila comme métropolitain du monastère des Grottes, Élisée Pletenicki, avait autour de 1615 pris parti peu à peu contre l'Union. Il avait reçu l'appui de l'hetman des Cosaques réguliers, un noble de Russie Rouge, Pierre Konaszewicz Sahajdaczny (1613-1622), un militaire brillant qui avait mené les combats contre les Moscovites. Les cosaques s'étaient engagés en masse, en effet, dans la cause du faux Dimitri. Ce mouvement puissant et insolite avait contribué pour beaucoup à engendrer une situation nouvelle et était révélateur de l'instabilité politique persistante en Moscovie. Mais la ville de Kiev était en plein essor : la confrérie orthodoxe et l'école ouverte par Pletenicki en 1615 étaient prospères. Les catholiques eux aussi y multipliaient leurs fondations. Ils étaient représentés surtout par les Latins, qui avaient leur évêque, leur cathédrale et deux très anciennes communautés de dominicains et de bernardins, avec lesquels les orthodoxes, cosaques inclus, vivaient en bonne entente⁵.

La situation n'en demeurait pas moins mouvementée. En 1618, l'illustre Sahajdaczny, fort déjà d'avoir combattu les Grecs et mis le feu aux abords de Constantinople, en faisait autant face aux Moscovites, appuyait le jeune prince polonais Ladislas, et brûlait les faubourgs de Moscou. Une trêve aux combats fut conclue à l'avantage de la Pologne. Sigismond, investi par droit de conquête d'un rôle nouveau, se montrait favorable à l'extension de l'orthodoxie dans ses États.

phie qui corrige celle du prince Kourbski, parue peu auparavant. Isaïe avait épousé alors le parti grécophile attaché au nom de Nil de la Sora, contre le parti régnant des joséphiens. C'est Isaïe Kopinski qui, le premier, dans cet opuscule, a défendu la sainteté de Maxime, qui finira par l'emporter dans l'Église russe contre l'avis contraire. Isaïe a donc dû chercher lors du concile de 1591, avec l'appui et peut-être même à l'instigation du métropolitain Job, à obtenir la réhabilitation officielle de Maxime. Au moment des « troubles » suscités par le faux Dimitri, le moine Isaïe quitta le monastère de Rostov où il s'était réfugié après le concile et il rentra au monastère des Grottes à Kiev, dont il deviendra higoumène en 1616. C'est la preuve qu'il était alors rentré en grâce devant les autorités polonaises.

5. Il n'en était pas de même avec les Unis. En 1618, au moment des troubles, les cosaques avaient enlevé et noyé l'higoumène uni du monastère Saint-Michel de Vidubitsy, sans qu'aucune protestation n'ait été élevée par le monastère des Grottes. L'Union avait eu, à Kiev même, son premier martyr.

Ces événements politiques contribuèrent pour beaucoup à aviver les tensions et à ranimer le débat sur les questions religieuses. Dans les territoires contrôlés par le roi Sigismond, la situation issue de la trêve militaire de 1618 invitait à rechercher de nouvelles formules de concorde au plan local entre catholiques et orthodoxes. Elle conduisait à reprendre de façon plus large les perspectives qui avaient prévalu au moment de l'Union de Brest puisqu'il fallait maintenant intégrer les orthodoxes des marches de l'Est dans le royaume. A Moscou, au contraire, le réflexe de défense contre les catholiques grandissait. On qualifiait les orthodoxes, même les cosaques, qui s'étaient joints à des catholiques et des protestants dans les armées du roi de Pologne, d'« hérétiques lituaniens ». Le jeune tsar Michel invita alors le patriarche Philarète de Moscou, qui était son propre père et rentrait d'une longue captivité en Lituanie, à entrer dans ses projets de résistance. L'arrivée du patriarche Théophane de Jérusalem fut pour lui l'occasion, en 1620, d'inviter l'hetman Sahajdaczny, à une réconciliation entre orthodoxes. L'hetman ramena le patriarche à Kiev, où il fut reçu toute la fin de l'année, recevant la noblesse, les délégués des villes et les personnalités officielles. C'est dans ces circonstances que Théophane restaura en secret la hiérarchie orthodoxe en Ukraine, nommant le recteur Job Borecki métropolitain et consacrant cinq autres évêques. Le roi Sigismond protesta contre ces nominations clandestines en dénonçant les interventions d'un « sujet turc » sur le territoire de son royaume.

Mais, à ce moment même, Sigismond, qui avait dégarni son front sud, fut vaincu par les Turcs. Ayant besoin de l'appui cosaque, il s'inclina (1621). Cette situation politique et juridique confuse ne fut pas étrangère aux graves conflits des années 1622-1623, qui ont marqué si péniblement et si durablement les relations entre Ruthènes unis et Ruthènes orthodoxes ou, comme on disait alors, entre « uniates » et « désuniates ». L'hetman Sahajdaczny, qui avait toujours pris le parti de la réconciliation et de la légitimité, mourut subitement en 1622. C'est alors que les relations se tendirent de part et d'autre. L'évêque uni de Polotsk, Josaphat Kuntsevitch, se mit à interdire aux orthodoxes l'exercice de leur culte, jugé illégal. Suivant un processus détestable qui ne put être enrayé par la puissance publique, uniates et désuniates en vinrent à se disputer les églises sur la place publique⁶. Une négociation fut suscitée par la Diète de 1623, à Vitebsk, pour régler les partages de juridictions lorsque l'évêque uni de Polotsk fut assassiné. L'acte parut

6. C'est alors que le grand chancelier de Lituanie, Léon Sapieha, adressa à l'évêque de Polotsk une semonce par une lettre, demeurée célèbre, du 12 mars 1622, dans laquelle il lui rappelle que la foi chrétienne est fondée sur la liberté de culte :

« Je suis un promoteur de l'union et il serait honteux de l'abandonner ; mais il ne m'était jamais venu à l'idée que Votre Grandeur voulût par violence forcer les hommes à l'embrasser. C'est Dieu lui-même qui appelle les hommes... Vous écrivez : Je cherche à ramener les schismatiques à la raison, etc... Il est certes nécessaire de les convertir, de travailler à ce qu'il y ait un seul pasteur et un seul berceau. Mais il faut respecter les limites de la prudence et des circonstances. Il faut agir comme dans une affaire qui relève du libre arbitre de chacun, surtout dans notre République où le *com-pelle intrare* de l'Évangile n'est pas admis... Ce ne sera pas Monseigneur l'archevêque

effroyable et fit trembler l'évêque orthodoxe de Polotsk lui-même, le grand Méléce Smotrycki, qui s'estima lui-même responsable de n'avoir pas su enrayer l'émeute et, en attendant d'y voir plus clair, décida de partir pour Constantinople. Les orthodoxes étaient divisés, les uns comme Borecki ou Smotrycki voulaient engager des pourparlers avec la Diète ; les autres, comme Kopinski, visant à s'échapper et tournant leurs regards vers Moscou.

*
* *

C'est dans ces circonstances tragiques, au début de l'année 1624, que le métropolite uni de Kiev, après une tentative infructueuse d'échanges entre Latins et orthodoxes suscitée par le pouvoir, résolut de reprendre l'initiative. Il entra en pourparlers avec les évêques orthodoxes Job Borecki et Méléce Smotrycki. Un basilien, Jean, servit de conseiller à Rutski. E. Smurlo a publié la *Relatio* par ce dernier des tractations de mai 1624⁷, qui ont anticipé la rédaction du document que nous publions ci-dessous. Le moine Jean y décrit bien le climat et le contenu de la rencontre. Il y fait état de l'adhésion que donnait Méléce Smotrycki au livre de Marc-Antoine de Dominis, *De republica ecclesiastica*, paru à Londres en 1617, livre dans lequel l'ancien archevêque de Split, qui s'était mis au service de l'Église anglicane, professait la pentarchie et l'égalité entre le pape et les patriarches⁸. Les deux évê-

de Polotsk qui déracinera les hérésies. Cet ouvrage, comme dit le Psalmiste, est celui de la droite du Très Haut.

Le gouvernement réprime les violences. Lorsque l'on ferme les églises schismatiques de sorte que les hommes sont privés de culte et vivent sans baptême et sans sacrements comme des païens, lorsque l'on va jusque-là, on exagère la portée des facultés et des privilèges que l'on a obtenus de nous, et on agit sans nous consulter. Ensuite, lorsque par cette manière d'agir on a provoqué émotion et trouble, on nous appelle au secours.

Votre chère Union, nous la connaissons. Elle nous a tellement apporté d'amertume que nous voudrions n'en avoir jamais entendu parler, car nous n'avons obtenu qu'embarras et déboires à cause d'elle. Belle Union, en vérité, qui suscite continuellement des querelles parmi les hommes et des dissensions dans la République !

Sa Majesté le roi ordonne de lever les scellés des églises de Mohylew... afin que les habitants exercent leur culte, bien qu'ils soient schismatiques. On n'empêche pas les Juifs et les Tatars d'avoir dans les États de sa Majesté des temples et des synagogues, et Votre Grandeur prive des chrétiens de leurs églises. Voilà pourquoi on les entend dire qu'ils préféreraient être sujets des Turcs païens plutôt que d'avoir à subir dans leur conscience une telle oppression. Nous ne voulons pas que cette Union, qui ne nous procure aucun avantage, soit une cause de malheur pour la République ». Texte publié et traduit dans Alphonse Guépin, *Un apôtre de l'union des Églises au XVII^e siècle. Saint Josaphat et l'Église gréco-slave en Pologne et en Russie*, Paris 1897, tome II, pp. 26-45, en particulier p. 32, note 1.

7. Cf. E. Smurlo, *op. cit.*, vol. II, pp. 35-38.

8. Smotrycki n'était pas seul, en cette époque troublée, à chercher des idées pour la réforme et pour l'unité de l'Église hors des sentiers battus et hors des seules structures acceptées dans la tradition de l'orthodoxie grecque. Dans ces mêmes années, Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople depuis 1620, après l'avoir été à Alexandrie, allait même beaucoup plus loin. Il adhéra à des idées calvinistes et se

ques orthodoxes rencontrés acceptaient l'idée d'une soumission *indirecte* au pape pourvu que fût sauvegardée l'autorité *directe* du patriarcat de Constantinople. Ils acceptaient aussi l'idée d'un patriarche ruthène à Kiev, « à l'instar de celui de Moscou », mais à certaines conditions : la proposition d'érection du métropolite des Ruthènes au rang de patriarche devrait être une démarche d'origine ecclésiastique, mais qui serait faite avec le consentement de la noblesse, sans que celle-ci ait à se considérer comme liée par elle ni comme devant entrer en dépendance du pape ; en second lieu, après la nomination du premier patriarche par le pape, ses successeurs le seraient par les synodes ruthènes et demanderaient seulement la confirmation du pape. Les évêques Job et Méléce pensaient que les cosaques pourraient être honorés par cette idée de patriarche ruthène. Mais ils demandèrent que les consécrations d'évêques non-unis survenues entre temps ne soient pas remises en cause mais reconnues, que les ordinations faites en 1620 par Théophane soient confirmées, que les évêques orthodoxes soient tous maintenus dans leurs postes et que les partages de diocèses entre unis et non-unis soient objet de reconduction tacite, sans susciter de perturbations nouvelles. Les deux évêques insistaient enfin sur la nécessité de maintenir pour le moment toute cette procédure secrète.

Un accord entre Ruthènes ne paraissait donc pas exclu. Aussi Rutski se mit-il aussitôt en rapport avec la Congrégation de la propagation de la foi, à laquelle il soumit ses propositions. Auparavant, il soumit ses projets aux religieux basilien, que le moine Jean tenait informés. Mais il faut constater que, soucieux de demeurer autonomes par rapport aux évêques, ils n'entraient guère dans ces projets de patriarcat. Quant à la Congrégation romaine, c'est le moins de dire qu'on la savait méfiante à l'idée de ces juridictions intermédiaires, qui risquaient pour elle de battre en brèche la tendance romaine bien ancrée à la juridiction pontificale directe. Mais c'était le début du pontificat d'Urbain VIII, favorable aux Ruthènes⁹. Sans s'opposer à Rutski, elle se contenta de faire objec-

tionnait lui aussi vers l'Église anglicane. Cette évolution inquiéta Smotrycki lui-même. Quand il rentra à Kiev, il y manifesta son accord avec tous ceux qui, après la vindicte lancée contre Josaphat Kuntsevitch et sa mort, revenaient sur eux-mêmes et se ralliaient maintenant soudain à l'Union avec Rome ; et il le fit lui-même en secret. Il en avertit cependant le métropolite Job et Pierre Moghila.

9. Quand, en 1589, la décision d'élever le métropolite de Moscou au rang de patriarche, fut arrachée au patriarche Jérémie, puis fut confirmée par une décision dite « pentarchique » (mais sans consulter l'évêque de Rome), qui éleva le siège de Moscou au cinquième rang dans l'orthodoxie (cf. Yaroslav, « Investiture constantino-politaine du tsar moscovite », dans *Russie et chrétienté* 1937, n° 3, pp. 275-280), les évêques ruthènes avaient éprouvé cet acte comme un abandon. La position du siège de Kiev s'en trouvait affaiblie et vulnérabilisée. Ce fut certainement là une des raisons majeures qui conduisirent les évêques ruthènes à se tourner vers Rome. Mais, quand en 1624, développant les conséquences de leur autonomie réelle et de longue date et exprimée dans les formes institutionnelles de l'Orient, les mêmes évêques voulurent, sans se détacher absolument de Constantinople (alors sous l'empire des Turcs), obtenir l'élévation de la métropole de Kiev au rang de patriarcat, le pape Urbain VIII n'entra pas dans cette voie. Une telle décision aurait paru une réplique à la décision de 1589 et aurait envenimé les relations avec Moscou. Les papes ultérieurs demeureront fidèles à la position d'Urbain VIII.

tion à la solution proposée. Rutki crut pouvoir aller de l'avant. Hélas, entre temps, ses interlocuteurs s'étaient éclipsés. Méléce Smotrycki était parti pour Constantinople et Job Borecki, tout en se déclarant favorable à une union, se savait sans doute peu suivi et songeait à entreprendre un voyage à Moscou. Le grand projet de conciliation entre Ruthènes de Rutki s'éteignit sans avoir été repoussé par personne et fit long feu dans le bruit persistant des controverses.

*
* *

En 1628-1629, le balancier de l'histoire revint vers la paix et le désir partagé de la concorde. Deux synodes, l'un des évêques orthodoxes, l'autre des évêques unis, furent préconisés par la Diète de février 1629 comme devant se réunir successivement en préparation d'un synode qui devrait se tenir aussitôt après et rassembler les deux parties en des assises communes, le 28 octobre suivant, à Lvov¹⁰. Les relations furent renouées entre unis et non-unis¹¹. L'évêque Borecki et l'archimandrite Moghila, présent pour la première fois, œuvrèrent en ce sens, en dépit de l'avis contraire de la noblesse. Ce furent les cosaques qui provoquèrent la décision car ils menacèrent de mort le métropolite orthodoxe ainsi que le « petit hospodar », le moldave Pierre Moghila. Le synode tint cependant ses assises, mais sans la présence des orthodoxes, trau-

10. Un mémoire du métropolite Rutki, adressé au nonce en Pologne Visconti à l'occasion de ce synode de Lvov, indique bien les espérances qu'il mettait déjà sur Pierre Moghila : « Afin d'entraîner plus facilement de leur côté le peuple, et surtout les cosaques, les (évêques) orthodoxes désireront qu'on choisisse le patriarche de Russie parmi eux, non parmi nous. Mais puisqu'ils ont parmi eux Pierre Moghila, archimandrite du monastère des Grottes de Kiev, installé il y a peu de temps et qui est le neveu de l'hospodar de Moldavie, celui-ci pourrait offrir, semble-t-il, l'occasion favorable et efficace de parvenir à l'union de toute la Russie, ainsi que de la Moldavie et de la Valachie. Il est en effet bien disposé à l'égard de la foi catholique ; il a un esprit ouvert ; il célèbre l'eucharistie deux fois par semaine, ce qui est très rare chez les Ruthènes schismatiques ; il est sobre, chaste, miséricordieux ; il aime la discipline religieuse à tel point que, dans son monastère, sur 80 moines qu'il a trouvés en arrivant, il n'en reste que 18. Affronté à l'insolence de ses moines, c'est eux qui n'ont pas supporté son gouvernement » (cf. *Zapiski* de la Société Chevchenko de Lvov, Tome 116, 1913, p. 22 : texte cité par A. Malvy et M. Viller, *op. cit.*, p. 177). Ainsi, en 1629, bien avant que Moghila fût devenu métropolite de Kiev, Rutki avait formé le projet d'offrir son propre titre à ce dernier et n'excluait pas qu'il puisse être porté par un orthodoxe.

11. A cette occasion, la Congrégation de la propagation de la foi fut encore consultée. Celle-ci avait pris le temps de réfléchir sur le fameux projet de patriarcat ruthène. Rutki, dans une lettre, constate que l'Église ruthène est dans la position de se gérer elle-même. Son autocréatie ne peut se prolonger sinon elle se trouverait *de facto* dans une situation d'acéphalisme. « Pour être patriarche, disait-il sans cependant se mettre en avant lui-même, il ne manque au métropolite de Kiev que le titre. » (*Zapiski* de la Société Chevchenko, tome 116, 1913, p. 21). Mais la Congrégation, dominée par la tentative avortée de patriarcat en Inde, qu'il avait fallu ramener en Espagne, était de plus en plus réservée. Elle considérait cependant qu'une telle initiative avait des chances de réussir, « si les Moscovites s'y joignaient » en cas de victoire du roi de Pologne. Le caractère absolument politique de cette appréciation et la carence de toute perspective ecclésiale, exprimés par cette attitude de la Congrégation romaine, inspirent à l'historien catholique, avec le recul du temps, un véritable sentiment d'affliction.

matisés par les cosaques. Seul fut présent Smotrycki qui depuis quelque temps oscillait et se déclara dès lors uni. On revint à la seule thèse praticable, au dire de Smotrycki lui-même, celle de l'Union de Brest. Rome et Constantinople en furent informées par lettres spéciales. La réunion prévue par la Diète s'était tenue légalement mais, il faut bien le constater, elle n'avait pas rallié les orthodoxes.

Après l'échec de ce synode de Lvov, les tentatives d'union reprirent. Mais le roi Sigismond mourut en 1632. Lors de la Diète de 1633, le grand chancelier Ossolinski et le capucin Valérien Magni déployèrent une activité intense pour parvenir à des « Articles de pacification », auxquels devaient être associés par ailleurs les protestants du royaume. Pierre Moghila appela les orthodoxes à participer directement à ces pourparlers visant à établir la paix religieuse¹². Il avait acquis l'aval d'Adam Kisiel, laïc influent, devenu recteur de Zamosc, un personnage intelligent et éclairé qui avait longtemps hésité et se faisait maintenant le porte-parole de ses idées devant le prince Ladislas. Les Articles prévus faisaient largement justice à l'orthodoxie en lui restituant ses églises. Par rapport au projet qui avait été admis auparavant par Rutski, la Diète émit cependant une réserve qui peut surprendre : les orthodoxes présents devraient renoncer à demander la confirmation des titulaires consacrés par Théophane. Faut-il voir dans ce retournement de situation la main de Moghila ? Le 3 novembre 1632, le clergé orthodoxe présent à la Diète élisait à l'unanimité Pierre Moghila métropolitain de Kiev, alors qu'Isaïe Kopinski, encore en place, était déposé. En mars 1633, le roi Ladislas remit leur charte de nomination aux évêques orthodoxes de Pologne, nouvellement désignés, et qu'Ambroise Jobert a joliment qualifiés d'évêques « concordataires »¹³. Il faut penser que toute cette négociation avait été bien menée car le patriarche de Constantinople n'hésita pas, une fois Kopinski évincé, à confirmer dans ses fonctions le brillant archimandrite, au reste plus « grec » que « russe ». Dès qu'il eut reçu la confirmation du patriarche Cyrille Lucar, Moghila alla se faire consacrer en Valachie puis introniser à Lvov, avant de prendre sa charge à Kiev¹⁴.

12. Mêlece Smotrycki, qui avait eu de fréquentes conversations avec Pierre Moghila au temps où il était orthodoxe avant et après son voyage de 1624 à Constantinople, estimait que celui-ci avait, sur la question de l'union, des vues « indulgentes et saines » (Lettre de A. Osinskij dans les *Troudi* de l'Académie de Kiev, 1911, t. III, p. 295).

13. Cf. Ambroise Jobert, *De Luther à Moghila, La Pologne dans la crise de la chrétienté, 1517-1648*, Paris, Institut d'études slaves, p. 357. Cette étude que nous avons largement utilisée, est la plus complète sur l'époque que nous considérons.

14. Selon S. Golubev, *op. cit.* (note 4), tome I, p. 545, Moghila fut, fin avril, consacré par l'évêque de Lvov, Jérémie Tissarovskij, assisté des évêques de Pinsk, Loutzk et Kholm. Après son entrée solennelle dans la ville de Kiev, le 5 juillet, Pierre Moghila dut expulser de force Isaïe Kopinski, qui refusait de quitter la laure de Saint-Nicolas, résidence des métropolitains. Isaïe Kopinski se réfugia à Moscou, entraînant avec lui un certain nombre de moines. Puis Moghila occupa la cathédrale Sainte-Sophie, qui lui avait été attribuée par la Diète, au détriment de Joseph Rutski qui dut se contenter d'une église plus modeste.

Dans les années qui suivirent, Moghila ne cessa pas de rechercher les voies d'une union entre les Ruthènes. Sa position était difficile : il vivait toujours avec l'entourage cosaque dont la puissance ne cessait de grandir. Mais ses convictions unionistes étaient fermes. Partisan de la paix dogmatique, il accordait à l'unité définie par le Concile de Ferrare-Florence une portée capitale, sauf en ce qui concerne la juridiction du Souverain pontife qui n'avait été ni discutée ni acceptée par les Grecs au concile. Il voyait trop bien qu'il était impossible de convaincre les orthodoxes d'accepter la juridiction romaine, comme le voulait l'Union de Brest. Cette forme de juridiction ne pouvait que porter atteinte au sens chrétien des Grecs le plus traditionnel. Mais lui-même ne faisait pas preuve d'un zèle excessif pour presser Constantinople d'intervenir. On peut alléguer à cette réserve des motifs tenant aux circonstances politiques. On peut aussi y voir un moyen de ménager l'avenir en vue de négociations prochaines avec Rome.

*
* *

Quand ils se penchent sur cette période si troublée, tant au plan politique qu'au plan ecclésiastique, les historiens, tant catholiques qu'orthodoxes, sont portés à radicaliser les positions des parties en présence, tant il est vrai que l'apologétique finit toujours par dévorer l'histoire véritable. Ils tendent à présenter Rutki comme un avocat zélé, mais fermé, de l'Union de Brest et à faire de Moghila un moine opposé à l'unité. Ils laissent difficilement entrevoir que Rutki et Moghila aient pu s'estimer réciproquement et ne désespéraient pas de parvenir à s'entendre. Entre 1633, date du sacre de Moghila, et 1637, date de la mort de Rutki, ils se partagèrent le siège de Kiev et ils ne purent qu'éprouver à contrecœur l'anomalie de devoir se disputer cette métropole dont ils désiraient tant l'un et l'autre voir rétablir l'unité. Moghila n'ignorait pas que Rutki avait pour lui la succession et la légitimité du titre tandis qu'il avait été investi, pour sa part, par une Diète d'État dans des conditions contestées même par une partie des orthodoxes. Mais Rutki ne pouvait pas ignorer deux choses, ni le fait que nombre de fidèles de son diocèse accordaient leur confiance à Moghila davantage qu'à lui-même, ni le fait que Moghila représentait désormais parmi les orthodoxes, à la différence d'Isaïe Kopinski, et a fortiori des cosaques, le parti de la réconciliation spirituelle et de la paix.

Malgré la différence de leurs convictions, une connivence existait entre eux. A la Diète de 1629, ils s'étaient rencontrés ; Rutki avait fait alors les premiers pas en direction de Moghila. Apparemment, Moghila s'entendait alors mieux avec lui qu'avec le métropolitain Kopinski. Entre eux Job Borecki aussi était un lien, et nous avons vu que son rôle ne fut pas négligeable. C'est pourquoi on peut penser qu'ils ont eu certaines convictions sinon communes, du moins proches, qui avaient fini par se dégager. Dans le texte de Rutki de 1624, la seconde hypothèse représente vraisemblablement la position de Job Borecki, et elle a dû être aussi celle de Pierre Moghila au cours des années où il fut métropolitain.

des Grottes. L'idée de l'érection d'un patriarcat kiévien réalisé au terme d'un accord commun exprime certainement une idée admise par plus d'un évêque ruthène orthodoxe, comme Rutski l'indique dans son rapport. Moghila lui-même semble l'avoir envisagée un moment bien que, par la suite, il l'ait écartée comme présentant plus d'inconvénients que d'avantages. Rutski ne vit pas l'aboutissement de ses désirs. Il mourut en 1637, après avoir fait le projet, au cours de l'année précédente, d'un colloque d'union. Rien ne permet de préciser, sinon quelques allusions contenues dans sa correspondance, quelles auraient été les bases d'une négociation qu'il voulait la plus large possible pour permettre aux orthodoxes d'y participer librement.

Mais c'est dans les projets formulés par Moghila lui-même que se retrouvent le mieux les perspectives d'union qui avaient été défendues déjà par plusieurs évêques orthodoxes ruthènes de la génération précédente (Borecki, Smotryski, Puzyna)¹⁵. Moghila ne met pas en avant les difficultés rencontrées à Florence sur le purgatoire, l'intercession des saints ou même la procession du Saint Esprit. L'union lui paraissait une œuvre trop urgente pour remettre en chantier de pareilles discussions. Il estimait d'ailleurs, comme Rutski, qu'il existait entre tous les Ruthènes une unité de foi, qui s'identifiait pour l'essentiel, avec celle des Latins¹⁶. La principale question à résoudre était pour lui celle de la juridiction et de l'unité des Ruthènes.

Jusqu'à une date récente, on ignorait toutefois que Moghila avait poursuivi ses démarches jusqu'à la fin de sa vie¹⁷ et laissé sur ses pers-

15. Le 10 juillet 1636, le pape Urbain VIII écrivait à Alexandre Sanguszko, palatin de Volhynie : « Si Votre noblesse, de même que nos chers frères Pierre Moghila, métropolitain des Ruthènes, et Athanase (Puzyna), évêque de Loutsk, contribuez à conduire à l'unité avec le Siège apostolique, conformément au décret du très saint Concile de Florence, tous ceux qui portent le nom de Ruthènes, c'est là un but qui serait très conforme à votre piété et un exemple insigne de votre foi ». (A. Theiner, *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae historiam illustrantia*, tome III, p. 412, document CCCLVII. Texte cité par A. Malvy et M. Viller, *La Confession orthodoxe de Pierre Moghila, métropolitain de Kiev (1633-1646)*, Paris, éd. Beauchesne 1927, p. XVII).

16. En 1636, alors que Rutski continuait à informer Rome des contacts qu'il entretenait avec la hiérarchie orthodoxe, et avec Moghila en particulier, un projet de concorde avait été ébauché qui témoignait d'une entente des deux parties sur trois points : « 1) Les Ruthènes réciteront le symbole de Nicée-Constantinople sans addition de l'expression *a Filio*. Mais par ailleurs ils ne déclareront pas les Latins hérétiques et s'engageront à ce que nul en Russie ne s'exprime en ces termes. Et puisqu'ils enseignent que l'Esprit procède du Père par le Fils, les Latins ne doivent pas les taxer d'hérésie ; 2) Les Ruthènes ne seront pas tenus de croire que le purgatoire est un feu et resteront libres dans leur foi sur ce point ; 3) Les Ruthènes doivent croire que les âmes des saints dans le ciel y ont la vision de Dieu et donc qu'ils peuvent être invoqués par les fidèles ». Rien n'était dit de la juridiction du Souverain pontife (Texte publié dans M. Harasiewicz, *Annales Ecclesiae ruthenae*, Lvov 1862 p. 452, cité par A. Malvy et M. Viller, *op. cit.*, pp. XVI-XVII). Dans sa *Confession orthodoxe*, rédigée en 1640, Pierre Moghila a précisément inclus ces trois points.

17. Au cours d'une visite à Rome en 1643, l'évêque de Kholm, Méthode Terlecki, avait exposé en détail au pape Urbain VIII les positions de Pierre Moghila. A la suite de cet entretien, le pape avait adressé à ce dernier, le 3 novembre 1643, une

pectives d'union un document très précis. Il s'agit d'un projet rédigé en 1645, probablement de concert avec Adam Kisiel, castellan de Tchernigov, qui assurait pour lui le lien avec le P. Valérien Magni, ce qui lui permettait d'agir en grande discrétion. Le projet de Moghila fut transmis à Rome, traduit en latin et remis à la Congrégation pour la propagation de la foi par le secrétaire de celle-ci, Francesco Ingoli. Il fut présenté dans la séance du 16 mars 1645, à laquelle participa le futur nonce en Pologne, Giovanni Torres. Le P. Velykyj, qui a publié et étudié tous les échanges de correspondance de l'époque, a pu établir les conditions dans lesquelles le texte fut composé par Moghila avant d'être adressé à Rome. Il ne le considère pas comme un simple écrit de circonstance, comme tant d'autres rédigés à cette époque, mais comme le véritable testament moral du métropolite de Kiev. Il faut reconnaître que ce document est rédigé avec le plus grand soin. Moghila y traite explicitement du point que Rutki avait eu autant que lui à cœur, celui de l'accord à réaliser sur une juridiction propre aux Ruthènes et qui devrait être reconnue tant par Constantinople que par Rome. Moghila est parfaitement conscient du risque qu'il y aurait à émettre une telle proposition si elle était faite dans un climat comme celui de Brest en 1596 qui, estimait-il, avait engendré des conflits plutôt que l'union. Une réunion au seul plan régional risquait d'autre part d'être dénoncée et rejetée par toute l'Église. Il fallait donc, à son avis, une solution très souple, basée sur l'entente mutuelle, le respect des consciences et la conviction partagée de l'unité dans la foi.

Moghila envisageait une autonomie des Ruthènes, qui serait consacrée par le fait que leur métropolite n'aurait besoin d'être confirmé ni par Constantinople, actuellement sous le joug des Turcs, ni par Rome, qui prétendait exercer une juridiction directe, excessive. Mais il souscrivait à la primauté du siège romain en matière de doctrine, que tous doivent reconnaître. Pour lui, il suffisait, pour obtenir la reconnaissance romaine, d'une profession de foi commune, qui serait prononcée dans les trois langues, en grec, en latin et en slavon. Moghila souligne la nécessité du respect des rites, et il rappelle qu'il s'agit d'une clause admise et réclamée par le Concile de Florence, ce qui devrait couper court aux entreprises latinisantes de la hiérarchie polonaise. Une fois rétablie l'antique juridiction des Ruthènes autour de leur métropolite, dont Moghila ne paraît cependant pas, même pour mémoire, évoquer l'idée qu'il pourrait être élevé à la dignité d'un patriarche « à la russe », l'union de tous les Ruthènes se trouverait réalisée de la façon la plus simple et la plus équilibrée. « Il ne faut pas recourir à des voies compliquées pour réaliser ce qui peut se faire par les voies les plus simples ». C'est en effet un principe de sagesse. De toute évidence

lettre, dans laquelle il lui disait : « Au sujet de cette question très grave, la sacrée Congrégation de la propagation de la foi vous écrira plus amplement. Mais si vous aviez besoin de quelque explication plus claire ou si vous souhaitiez des observations plus détaillées, vous pourriez nous envoyer deux de vos moines les plus qualifiés... » (cf. A. Theiner, *op. cit.*, t. III, Rome 1863, p. 425. Texte cité par A. Malvy et M. Viller, *op. cit.*, p. XVII).

Moghila croyait que l'union pourrait être rétablie sur cette base et que Rome pourrait y consentir.

* * *

La Congrégation accueillit le projet avec respect et même avec une certaine faveur¹⁸. On n'était pas loin d'une possible conciliation. Malheureusement, Moghila mourut prématurément à son tour, le 1^{er} janvier 1647. Des assises de la noblesse ruthène, orthodoxes et uniates réunis, tenues avec succès à Vilna en mai 1647, donnèrent lieu à la publication des « Articles de Vilna », qui établirent un *modus vivendi* provisoire des Ruthènes dans leurs relations avec Constantinople et avec Rome¹⁹. Il faut voir dans ceux-ci l'aboutissement des efforts persévérants d'Adam Kisiel, qui prolongèrent ceux de Pierre Moghila²⁰. Les orthodoxes demandaient que leur soit garanti de demeurer dans la juridiction du patriarche de Constantinople, une fois l'union signée. Ils reconnaissaient le pape « seul vicaire du Christ », selon la formule définissant depuis Florence la primauté du Pape, mais ils souhaitaient que l'élection du métropolite de Kiev n'ait pas à être soumise à sa confirmation, celle de Constantinople étant suffisante. Bref, ils acceptaient de professer explicitement l'unité dans la foi avec Rome, selon les termes du concile d'union de Florence, mais ils posaient la condition que restent saufs leur juridiction et leur rite. C'était bien le vœu majeur de Moghila. Une assemblée des orthodoxes fut prévue qui devait se tenir à Varsovie en juillet 1648 pour confirmer ces principes devant le roi Ladislas et décider de l'union avec Rome, laquelle serait ainsi conclue directement « sans l'intervention des unis ».

Mais Ladislas IV mourut le 20 mai 1648. Les unis, qui n'adhéraient pas au projet de hiérarchie non confirmée par Rome, préférèrent la recherche d'une « nouvelle union », en abandonnant maintenant leur idée de patriarcat ruthène. Mais comme les orthodoxes continuaient de soupçonner les tendances latinisantes des unis et subissaient la pression

18. La Congrégation romaine invita le nouveau nonce en Pologne, Giovanni Torres, qui avait participé à sa réunion du 16 mars 1645, à soutenir un tel projet, à la condition que l'élection du métropolite soit confirmée par Rome. Le secrétaire de la Congrégation, Francesco Ingoli, admit cependant qu'on pourrait déroger sur ce dernier point, vu qu'il y avait des précédents dans l'histoire. Le nonce fut invité à maintenir les contacts avec les orthodoxes, tout en veillant à ne pas blesser les unis. Quant aux évêques latins de Pologne, il faudrait seulement les tenir informés.

19. Texte dans Ludwik Kubola, *Georges Ossolinski*, 1^{re} éd., Varsovie 1923, tome II, p. 130.

20. Adam Kisiel (1600-1653), qui sera castellan de Tchernigov en 1639, de Kiev en 1646 et palatin de Braslaw en 1648, demeure l'une des grandes figures qui, aux côtés de Pierre Moghila, auquel il se rallia entièrement en 1632, ne cessa d'œuvrer en faveur de l'union. Entre 1646 et 1648, il s'efforça même d'aller convaincre les Cosaques, sans parvenir à conjurer le désastre. En 1653, dans son testament, il a offert sa vie pour la réconciliation. Sa mémoire fut honorée aussi bien par les catholiques que par les orthodoxes, qui l'entourèrent également au moment de sa mort.

cosaque qui devenait menaçante, ils se montrèrent méfiants²¹. La révolte de Bohdan Khmelnitsky éclata dans les jours mêmes de la mort du roi, multipliant les exactions et les ravages à l'encontre de tout ce qui n'était pas orthodoxe, les Polonais d'abord, mais ensuite les Ruthènes unis et enfin les Juifs, qui leur servirent de boucs émissaires.

Ainsi les « Articles de Vilna », point d'arrivée des échanges entre Ruthènes après les efforts de Rutski et de Moghila, ne furent jamais appliqués. Le nouveau roi Jean-Casimir, moins heureux que ses deux prédécesseurs, dut se dépenser dans des guerres épuisantes contre les rebelles cosaques et contre les envahisseurs moscovites et suédois, soudain réveillés. Les Polonais ont appelé cette époque sombre le « Déluge ». Les Juifs, injustement persécutés, y virent les prodromes du « commencement de la fin » et le signe des douleurs annonciatrices de l'arrivée des temps messianiques²².

Après 1648, le cliquetis des armes, le bruit des controverses et l'abandon des perspectives généreuses qui avaient existé dans la première moitié du siècle firent le reste pour conduire à enterrer peu à peu les grands projets de réunion et les faire sombrer dans l'oubli.

Il fallut près de dix ans pour sortir du « Déluge ». Au terme de ces années terribles, « le catholicisme latin, comme l'a remarqué avec pertinence Ambroise Jobert dans son grand ouvrage, faisait figure de lieu de refuge et de religion nationale des Polonais »²³, renforçant une identité qui, à travers les partages successifs de la Pologne, lui a permis de subsister jusqu'à aujourd'hui.

21. Certains accusèrent le successeur de Moghila, le métropolite Sylvestre Kossov (1647-1657), de se faire le complice des rebelles. « Sera-t-il donc finalement vrai, gémit Adam Kisiel, que partout où Dieu établit son temple, le diable aussi dresse là son autel ! ». Que Kossov ne se soit pas rallié aux projets d'union est un fait, dû sans doute surtout aux circonstances, mais cela ne permet pas d'incriminer ses intentions. Il fut une grande figure attachée à l'union des Ruthènes dans la ligne de son prédécesseurs. C'est sans doute pour cette raison qu'en 1654 il refusa de prêter allégeance au patriarche de Moscou.

22. Cf. M. Kostomarov, *Bohdan Khmelnytskyj*, « Istoryčni Monografii », 2 volumes, Ternopil 1888 ; G. Vernadsky, *Bohdan, Hetman of Ukraine*, 1941 ; I.P. Kripyakievich, *Bogdan Khmelnytskyj*, 1954 ; S. Ettinger art. « Chmielnitzki » dans *Zion* 30 (1955) pp. 128-158 et dans *Encyclopedia Judaica*, t. V, col. 480-484.

23. *Op. cit.*, p. 400.